

Ed. Marchand

1892

LA FRANCE AUX FRANÇAIS !

L'introduction

La question est posée; elle sera résolue un jour ou l'autre.

La France doit-elle rester aux Français ou devons-nous être submergés par l'envahissement continu de l'élément étranger, contre lequel nos législateurs, depuis un siècle, n'ont su nous prémunir?

On dit que c'est une des conséquences de la « lutte pour la vie ».

« Struggle for life !... » Est-ce là le dernier mot de notre civilisation ?

Nous ne le croyons pas.

Le travail est le devoir de l'homme ; la lutte, non.

Le travail est journalier; la lutte exceptionnelle.

Le travail paisible où l'homme peut donner toute sa valeur est l'état normal de l'humanité; la lutte n'est qu'un état de fièvre.

Le travail suffit pour l'entretien et la vie de l'espèce humaine ; la lutte ne peut avoir lieu que contre un ennemi.

On comprend l'homme luttant contre ses passions qui toutes sont destructives de sa vie et de son bien-être.

La lutte contre son semblable est une mauvaise action, puisque c'est considérer son semblable comme un ennemi.

Ce mot: « la lutte pour la vie », comme il est entendu, de nos jours, exprime une mauvaise pensée. Il n'est d'ailleurs pas né en France, c'est une importation étrangère ; « Struggle for life ».

Les pensées exprimées ainsi dans de courtes formules simples, abstraites, suggestives, devenant fréquemment le mobile des actions de bon nombre d'hommes., celui qui a formulé celle-ci a fait du mal à l'humanité.

Que l'homme lutte contre les animaux, contre les éléments, contre les forces de la nature qui s'opposent à son développement normal et régulier, rien de mieux, et nous comprenons la lutte pour la vie.

Mais qu'il lutte contre son semblable, créant ainsi le « droit du plus fort », c'est un crime puni quelque jour par la justice immanente, divine.

L'homme doit travailler. Assurément.

Il serait ravalé à l'égal de la bête, et il ne pourrait vivre, s'il ne travaillait pas.

Non seulement c'est son devoir, sa punition, si vous voulez, d'une faute originelle, mais c'est son bien.

Toutes les ressources de son intelligence et de tout son être seraient perdues, s'il n'avait l'occasion de les exercer par le travail.

Il est nu ; il vient au monde sans aucun pelage ni plumage; il doit abriter ses membres sous un vêtement et son corps sous une cahute, pour se défendre contre les intempéries.

Il est omnivore. Il faut donc pour la nourriture de son corps qu'il cultive ou chasse, ce qui est un travail.

Il a une intelligence et le sentiment de la beauté.

Il faut encore, pour satisfaire les besoins de son goût, qu'il travaille à façonner les objets dont il se sert, en leur communiquant cette expression de beauté qui est en lui.

Il en est ainsi de toutes ses facultés.

Il a une âme possédant des aspirations vers un idéal parfait. Il faut donc qu'il travaille à épurer et à perfectionner ses sentiments, afin de se rapprocher du modèle divin de la beauté pure qu'il sent au fond de son être.

Donc, le travail est la loi nécessaire de l'homme sur la terre.

Aussi : que pour sa vie l'homme travaille, qu'il lutte contre la bête, contre les éléments, contre les difficultés matérielles qu'il rencontre, contre ses passions, c'est son droit et son devoir.

Mais que l'homme lutte contre l'homme, voilà qui est inique, monstrueux.

La bête ne le fait que rarement, car il ne faut pas appeler « la lutte pour la vie » ni donner en exemple les gros poissons mangeant les petits.

L'homme a d'autres facultés que l'animal. Ces petits poissons, qui se sont nourris d'autres plus petits, sont créés pour la nourriture des gros. D'ailleurs, ces animaux n'ont pas leur libre arbitre. Ils suivent une loi qu'ils ne peuvent modifier par eux-mêmes.

Absorbés par les gros, ils ont rempli leur destinée.

Aussi est-ce toujours avec regret que nous entendons des hommes doués d'intelligence, prétendre légitimer leurs mauvais procédés en donnant pour excuse ces exemples qui sont radicalement faux.

Il est à remarquer que cette « lutte pour la vie », exercée par des hommes contre d'autres hommes, devient plus acharnée, plus féroce, à mesure que les peuples sont plus avancés en Civilisation.

Celle-ci peut être fière de son produit !...

Quel triste progrès !...

Dans les pays vierges, on vit en commun; l'espace y est immense.

Dans les campagnes d'Europe, le paysan est bon, compatissant malgré ses lourdes charges : l'espace, quoique restreint, y est grand encore. Il vit en pleine nature.

Dans les villes, plus elles sont grandes plus s'accroît la lutte de l'homme contre l'homme : ici l'espace est fort restreint.

Dans les capitales, il y a union de sociétés d'hommes contre la société et le reste des hommes : là, l'espace manque totalement et les poumons humains ne respirent plus qu'un air vicié. On ne voit la nature que de loin. Si, donc,

tel est le résultat du progrès de la Civilisation qui suit les agglomérations, il cesse d'être un bien et devient un mal. Et comme tel il doit être combattu partout homme honnête, droit, consciencieux, ayant souci de sa race.

Faut-il s'étonner qu'il y ait encore autant de conservateurs en France?...

Pourquoi la lutte pour la vie, et non pas le droit à la vie pour tout être humain?...

Ce mot de « lutte » sonne mal à l'oreille.

Est-il donc nécessaire encore à notre époque que l'homme lutte pour vivre ?

A quoi bon alors toutes ses peines antérieures en vue d'un avenir meilleur ?

Est-ce donc sa mission perpétuelle sur terre ?

Même dans les sociétés antiques, la lutte n'est devenue une nécessité que lorsqu'un élément étranger à leur essence est venu y mettre un ferment de discorde.

C'est le cri d'assaut des envahisseurs, auquel répond le cri des défenseurs de la Patrie. C'est un état de guerre.

La Terre n'est-elle pas assez vaste et assez productive pour nourrir ses habitants ? On ne peut le nier.

Si donc il y a lutte entre les hommes, c'est parce que certains sont poussés par l'envie et la jalousie, qui sont des maux, et aussi parce que les uns ont trop et d'autres trop peu pour leurs besoins.

Est-ce une chimère, que prétendre qu'il existe assez de biens pour que chacun en ait suffisamment pour vivre ?

Il y a là un état particulier à la France, qui mérite d'être étudié. C'est l'objet de ce livre.

Ainsi que, dans la bataille, le plus humble soldat doit tirer son coup de feu en vue du résultat final : la victoire ; de même, dans la mêlée actuelle des idées, il est du devoir de chacun des Français d'élever la voix et de dire son sentiment, en vue du résultat final qui est le bien-être dans la justice. Nous tâcherons de le faire avec la plus parfaite sincérité.

Et à présent la conclusion

CONCLUSION

Lorsqu'un voyageur prend un chemin de traverse pour arriver plus vite au but de son voyage qu'il entrevoit au loin; s'il s'aperçoit que plus il avance, plus ce chemin inconnu qui devait abréger sa fatigue devient marécageux et impraticable, il jette les yeux autour de lui, pour découvrir un sentier meilleur. S'il ne voit que fange dans laquelle il s'enfonce progressivement, et qui, bientôt ne lui permettra plus d'avancer, peut-on le blâmer de rebrousser chemin, de secouer la boue qui couvre ses chaussures et ses jambes, et de reprendre la grande route, ferme et sûre, qu'il avait suivie

jusque-là, et qui, malgré des détours, le mènera aussi promptement au terme de son voyage ?

Nous ne le croyons pas.

Nous pensons même qu'en faisant cela il agit sagement.

Or, aujourd'hui, nous sommes enfoncés dans la boue d'un chemin étranger. Notre bonne foi a été surprise. Reconnaissons que nous nous sommes trompés, il n'en coûtera rien à notre patriotisme et à notre sentiment national. Reprenons-nous. Reprenons la grande route, c'est-à-dire suivons notre génie national, rappelons-nous les exemples de ces glorieux ancêtres qui nous ont tracé cette grande route; gardons pure notre race française, résultat du sang généreux de nos aïeux. Ne soyons pas dupes d'un faux progrès.

Nous n'avons plus à assurer la forme de notre Gouvernement. Il semble accepté par la majorité des Français. Il suffira que nous l'améliorions tranquillement.

Les dissidents deviennent de moins en moins nombreux, et leurs moyens d'action sont très réduits. Il est urgent que nous nous reprenions, que les Français puissent vivre aisément, et qu'ils se sentent chez eux en France.

Qu'ils bénéficient de toutes les ressources de leur opulente Patrie.

Rappelons-nous les gloires ancestrales. Soyons-en fiers. Nous ne datons pas que d'hier. Prenons souvent un bain d'Histoire nationale, en visitant les précieuses reliques que le passé nous a laissées en monuments nationaux. Nos musées en regorgent et nos campagnes en sont pleines. Nous y trouverons une communication intime, directe, délicieuse avec nos héroïques aïeux, qui nous relèvera à nos propres yeux.

Soyons de notre époque, mais gardons la fierté de nos ancêtres, qui nous ont faits ce que nous sommes ; et nous verrons que la France, notre mère, n'a pas vieilli, qu'elle est toujours jeune, toujours belle.

Mettons notre orgueil et notre bonheur à l'aimer toujours et dans tout.

N'abandonnons pas notre morale chrétienne—qu'une morale dite civique ne pourra jamais égaler, encore moins remplacer. — C'est elle dont le fond de bonté, de justice, de dévouement, de charité et d'assistance mutuelle a fait l'éducation de notre race.

Malgré tous ses abus, résidus des siècles, la morale de la Religion chrétienne est encore, de ce que nous connaissons, l'enseignement le mieux en état de produire le plus sûrement le bonheur des hommes.

Nous disons : sa morale. Car nous voudrions la voir se débarrasser de tout ce qu'on a appelé les Bondieuseries, de cette multitude des petites pratiques, qui ne sont d'un grand secours, ni pour elle, ni pour le bien des âmes, et qui prêtent le flanc à la critique, à la risée parfois. Qu'elle conserve son essence pure, et ne s'attache qu'aux grandes lignes de l'enseignement de sa morale ! Là, elle est inattaquable.

La morale et l'enseignement chrétienne devraient, à proprement parler, ne faire qu'un. Il ne doit pas y avoir de distinction. On ne comprend pas deux

morales : l'une civique, l'autre religieuse. La morale est une. Ce qu'on a appelé « morale civique » n'a été inventé que pour faire échec à la morale religieuse, et servir de ferment de désorganisation au génie de notre race.

Quand la religion catholique sera débarrassée de sa queue, quand elle ne représentera plus, aux yeux de tous, que la morale pure, elle pourra prendre la tête du mouvement social, avec les théories modernes — lesquelles ne sont pas incompatibles avec sa morale — et sa marche en avant vers un avenir différent du présent. Alors le changement dans l'état social du globe se fera sans secousses, naturellement, et pour le plus grand bien de l'espèce humaine.

Elle seule en a la force, car elle seule répond aux besoins de justice et d'idéal que renferment les consciences sur lesquelles elle agit directement.

Soutenons-nous. Que deux Français soient deux frères !

Soutenons notre industrie nationale, notre commerce.

Revenons au bon goût clair et franc de nos pères. Laissons les formes, les nuances compliquées et fausses à l'étranger. Ne nous entourons que de produits bien français.

Soyons de chez nous.

Soignons l'éducation de nos enfants ! Respectons leur jeunesse ! Qu'il y ait encore des enfants ! Délivrons-les, ces chéris, de ces utopies troublantes et pernicieuses qu'on entretient autour de nous.

N'abandonnons pas le respect des choses que respectaient nos ancêtres. Que nos relations soient empreintes d'amour, de franchise et de cordialité, et nous n'aurons pas besoin de recourir au divorce, qu'un juif a fait voler, qui fait le jeu des étrangers, qui appauvrit et diminue notre race.

Que les Ouvriers comme les Patrons se considèrent mutuellement comme membres de la grande famille française industrielle, qu'ils rassemblent leurs efforts communs pour combattre la concurrence étrangère. Qu'ils repoussent toute cause d'agitation intestine soufflée perfidement du dehors. Que la conscience préside à leurs relations, et la question sociale aura fait un grand pas.

Que la religion soit notre lien, la justice notre voie, la franchise notre règle, la générosité notre joie.

Nous adjurons les Français de rester fidèles à leur bonne et vieille race française, de conserver le Génie de la France.

Que les étrangers demandent des emplois à leurs patries respectives. Nous, nous voulons la France aux Français